



# Jean-Marc

Diamant rouge © 2012



## Diamant rouge

Le Land Rover roulait à vive allure sur la piste ravinée par les pluies saisonnières. A certains endroits, le sol était sec, mais à d'autres, les arbres emprisonnaient la condensation et masquaient le soleil, de sorte que des plaques humides subsistaient. C'est sur cette route informe qu'évoluait le véhicule. Soudain, il fit une embardée qui faillit projeter ses occupants au dehors. Le conducteur tenta de retenir le volant devenu fou mais ne put maîtriser la trajectoire du gros tout-terrain. Malgré son piteux état, ses portières restèrent closes, ce qui sauva sans doute Jonas, le passager avant. Balloté par les ornières, le 4x4 s'était transformé pour un instant en tambour de machine à laver le linge, secouant violemment le conducteur, ses passagers et tout ce qui n'était pas fixé. Le véhicule stoppa net dans le fossé et Moussand s'écrasa le nez sur la tubulure du siège devant lui. Du sang s'écoula aussitôt de ses narines et il plaqua le revers de sa veste sur son nez pour stopper l'hémorragie. La poussière qui suivait le déplacement du Land le rattrapa aussitôt et pénétra par toutes les ouvertures, provoquant toux et crachats. Il fallut quelques minutes avant que le calme revint à bord et qu'on pût faire un état des lieux. Marco lâcha un juron en espagnol et frappa sèchement le haut du volant du plat des deux mains, puis il s'extirpa de son poste de conduite en repoussant la portière du pied.

Apparemment, seul Gola Moussand avait été blessé dans cette sortie de route. Gilbert, à ses côtés, était affairé à trouver la trousse

de secours dans l'amas de sacs et de divers objets qui avaient été projetés un peu partout dans l'habitacle. Jonas dut sortir par le côté conducteur en enjambant tant bien que mal les leviers de vitesse et de pont de transfert. Le véhicule était encore à l'endroit mais trop incliné pour pouvoir ouvrir les portes du côté droit. Marco ouvrit la porte arrière, lui permettant ainsi d'accéder aux deux passagers restés bloqués. Après avoir dégagé plusieurs couvertures, quelques accessoires mécaniques, une roue de secours et deux fusils, il mit la main sur la trousse de secours. Il la tendit à Gilbert qui aida Gola à soigner ses blessures. Lorsque ce dernier ôta la compresse de fortune faite du revers de sa veste, Gilbert grimâça. Au milieu du visage maculé de sang de son voisin, le nez était déformé. Il prit quelques accessoires dans la pharmacie de campagne, pour limiter les risques d'infection. Outre son saignement de nez, Gola s'était également entaillé le front, heureusement, sans gravité.

Marco fit le tour de la voiture. Les dégâts semblaient se limiter à un peu de tôle froissée. La galerie de toit avait été partiellement décrochée, emportée par l'inertie, mais serait vite remise en place dès que l'on aurait pu remettre le véhicule en meilleure posture. Pour l'heure, il fallait l'extraire du fossé. Aussi, pour alléger l'engin, tout le monde sortit et on enleva tout ce qui l'alourdissait inutilement. Le conducteur se remit au volant et enclencha le blocage du différentiel pour profiter au maximum de la puissance sur les quatre roues. Le moteur encore fumant de l'eau qui s'était déversée sur le bloc moteur rugit comme un fauve et les pneus

à crampons arrachèrent des mottes de terre mêlée de cailloux où s'accrochaient de jeunes pousses d'arbres. La forêt n'était qu'à quelques mètres et il ne fallait pas s'attarder. Elle procurait une cache idéale aux pirates pour un guet-apens.

Ils le savaient tous, et c'est pourquoi ils ne reprochèrent pas cette escapade hors de la route à leur pilote. Il les conduisait à travers cette jungle en respectant le seul code local: celui de la survie. Tant de véhicules s'étaient déjà jetés dans la gueule du loup et leurs occupants détroussés. Certains qui avaient tenté de résister, avaient allongé la liste des disparus que la police ne cherchait même pas à retrouver. Cette dernière contribuait indirectement au fonctionnement de cette activité lucrative dont elle bénéficiait souvent pour récompenser ses largesses. Officiellement, elle faisait son devoir du mieux qu'elle le pouvait, mais leurs seuls salaires ne suffisaient pas à expliquer le train de vie d'officiers peu scrupuleux. Ainsi, les imprudents qui s'aventuraient au cœur de la forêt en direction des mines et sans protection, constituaient des cibles de choix. C'est pourquoi chaque immobilisation exposait l'équipage à un assaut organisé et dévastateur.

Le 4x4 fut enfin remis sur la piste et on le rechargea aussitôt. Moussand souffrait de son nez fracturé et chaque soubresaut du châssis provoquait chez lui une douleur incommensurable. C'était un solide gaillard engoncé dans une veste trop petite qui contenait à peine un torse taillé dans la roche avec des muscles saillants à faire pâlir un athlète de haut niveau. Malgré cela, son visage tuméfié

témoignait de son calvaire. Marco avait levé le pied, mais à trop ralentir, chaque imperfection de la route se traduisait par des secousses impitoyables pour les passagers. De temps à autre, une série de bosses et de creux barrait la route plus ou moins perpendiculairement à celle-ci. Il fallait alors accélérer et ne pas relâcher la pédale tant que l'obstacle n'avait pas été franchi. Cette astuce de conduite permettait d'éviter un nouveau rodéo forcé.

La lueur du jour commençait à s'estomper, signe que la forêt se densifiait et que la mine n'était plus bien loin. Pour l'exploiter, les hommes avaient besoin d'eau et sa concentration dopait l'écosystème qui était plus florissant ici que dans le reste de la jungle. La terre, extraite avec les forages, était largement épandue en surface jusqu'à loin dans la forêt, ce qui l'alimentait en minéraux indispensable à son développement. De fait, plus elle profitait de cet apport fertilisant, plus elle devenait épaisse et inextricable. Abrisant de surcroît une faune dangereuse faite de bestioles plus meurtrières les unes que les autres, elle constituait à elle seule un rempart contre les agresseurs et, en même temps contre des pilleurs qui auraient tenté de s'enfuir discrètement du "village".

On entendit au loin des bruits divers, sourds mais puissants qui émanaient des profondeurs de la terre. Au dessus du Land Rover, le ciel se fit soudain plus clair, signe que la végétation avait cédé sa place aux hommes. La piste longeait à présent quelques constructions de fortune qui servaient d'abri aux autochtones.

- "Le village" dit Marco en désignant des bicoques fragilement accrochées aux flancs de l'excavation qui servait de mine. Sur la droite de la piste, il y avait à présent un énorme trou où se mêlaient de façon anarchique une végétation salie par la poussière, baraquements aux allures de bidonvilles et des véhicules dont certains n'étaient plus que carcasses abandonnées à la rouille. Au milieu des gravats, des monticules de terre et de roches, des hommes burinés par le travail donnaient de la pioche et de la pelle sous le regard d'hommes en armes qui sillonnaient les allées vaguement tracées dans ce village de fortune. Dans les quartiers mal famés des métropoles, la mort rôde à chaque coin de rue. Ici, il n'y a pas de rue, la mort se vit au grand jour, elle se lit sur les visages. Ces travailleurs, esclaves d'un système corrompu, sont des zombies errants dans leur tombe gigantesque, avec les outils de leur propre destruction dans les mains. Le soleil écrasant qui illumine cet endroit sinistre n'est là que pour mieux faire briller le précieux caillou, fruit de leur labeur, qui leur procure quelque espoir d'une vie meilleure. Là, parmi eux, déambulent des rapaces qui échangent les gemmes contre des liasses en dollars à l'abri des regards.

Marco décrivit ainsi le spectacle: "deux sortes d'hommes ici: ceux qui meurent du travail, et ceux qui meurent de l'argent sale". Jonas savait où il mettait les pieds, c'était son troisième périple dans cet endroit. A chaque fois, la même angoisse le saisissait aux tripes. Mais c'était son travail qui l'emmenait en ces lieux et il ne revenait y tromper la mort que pour mieux s'enrichir. Pourtant, ses voyages

internationaux en quête de gemmes de qualité n'en avait pas fait un homme cupide. Il aimait avant tout cette vie d'aventure, cette adrénaline qui accompagnait chacune de ses prospections. Partout dans le monde, subsistaient des exploitations qui n'étaient pas totalement contrôlées par les grands groupes comme c'était le cas en Afrique du sud, au Botswana ou en Namibie par exemple.

Gilbert Bernod, son principal homme de terrain, était un expert. Il connaissait les gisements et avait étudié la géologie, l'histoire des pipes éruptives, l'érosion des strates entre les couches de lamproïte et les placers en région alluvionnaires. Outre ses connaissances scientifiques, il maîtrisait plusieurs langues et les contextes géopolitiques. C'était un habile négociateur pour s'imposer auprès des "convoyeurs", c'est-à-dire ceux qui acceptaient d'emmener les acheteurs sur le terrain, surtout en zone hostile. Mais il lui manquait un atout que Jonas complétait à merveille: l'art de la tractation lors des transactions difficiles. Les monnaies sonnantes et trébuchantes ne solutionnaient pas tous les marchés clandestins. Il fallait parfois connaître un réseau tout entier pour s'assurer de ne pas tomber dans le piège des commerces de la guerre ou "blood diamonds" pour les initiés. Le processus de Kimberley avait bien pour but de supprimer le commerce des diamants de conflits, mais des poches résistantes subsistaient dans ces contrées perdues au fin fond de la jungle. Cette dernière portait bien son nom, au-delà de son aspect végétal.

C'est dans ce milieu complexe qu'évoluait à présent le groupe des quatre qui s'apprêtait à rejoindre le lieu de leur rendez-vous. Une semaine plus tôt, Gilbert avait contacté Jonas pour l'avertir qu'une nouvelle plaque avait été mise à nu dans l'exploitation vénézuélienne. Il connaissait bien la zone, mais elle avait perdu de son intérêt après l'éboulement d'une précédente mine. Les dizaines de blessés et morts avaient attiré des secours sur place, et le secteur était devenu trop exposé. Mais les mineurs s'étaient remis à l'ouvrage quelques centaines de mètres plus loin et, en moins de six mois, avaient remis à jour un ancien flux magmatique qui avait drainé avec lui un important gisement secondaire. Ce dernier devenait à présent exploitable, et les premières pierres en avaient été extraites. Bernod en avait acheté deux pour les montrer à son acheteur Jonas Hamperlen et celui-ci avait aussitôt décidé de faire le voyage depuis la Hollande.

Le Land Rover s'engagea dans une légère descente entre des baraquements construits à la hâte avec des matériaux de récupération. Jonas observa que, contrairement à l'ostensible confort des exploitations répertoriées et gérées par les consortiums universellement reconnus, ici, les moyens financiers étaient limités. Ils dépendaient des seules concessions des propriétaires - quelquefois illégitimes - des lieux. On ne les croisait que rarement sur les mines car ils préféraient être à distance de ces coupe-gorges. La guérilla locale pouvait y surgir à tout moment en quête de financements

occultes. Les risques d'être à la croisée de feux nourris par des camps opposés devenaient alors bien réels.

Parpaings, tôle ondulée et panneaux de bois moisissus constituaient l'essentiel de ces bâtisses maintenues debout par l'empilement de quelques pierres montées contre les parois. Ces abris n'avaient pour vocation que de protéger de la pluie et des fauves qui ne pouvaient en ouvrir les portes. Mais insectes et reptiles y trouvaient leur compte dès la nuit tombée. Les premiers pour "consommer" à même les corps humains, les seconds pour profiter de l'attablée des premiers pour les manger à leur tour. Cette cohabitation était une source de risques supplémentaires pour ces forçats.

En habitué, Marco descendit le premier du 4x4 qui s'était immobilisé devant une des constructions. Elle ne différait en rien des gîtes mitoyens, pourtant, elle était le refuge des blessés, mordus, piqués et autre boiteux. Plus qu'une infirmerie, c'était un lieu de confiance. Celui qui tenait le rôle de médecin était aussi le garant et le gardien des produits de soin qu'il administrait. Ici, tout le monde savait qu'il avait un passé obscur, mais en échange de ses compétences médicales, on ne lui posait pas de question. Il s'était caché aux confins du monde, là où on ne viendrait pas lui demander de comptes. Pour l'heure, il accueillit Gola dans l'abri et examina ses blessures. La morphine était à la fois salvatrice mais aussi un exutoire à la peur que certains convoitaient pour ses vertus de psychotrope. Aussi Gonchares Golpa, dit "el médico" demanda à Moussand de rester discret sur l'injection qu'il venait de lui faire. Il

compléta avec un atèle improvisé qu'il ajusta au nez du blessé, maintenue par du ruban adhésif.

Pendant ce temps, Gilbert et Jonas avaient discrètement récupéré les fusils à l'arrière de la voiture et y restaient confinés tout en dissimulant leurs armes du mieux possible pour éviter d'attiser les humeurs belliqueuses. La présence d'étrangers sur le site suscitait de la nervosité auprès des autochtones. Ils se savaient impliqués dans un trafic dont l'existence était encadrée. Marco, tel un radar, scrutait chaque recoin dans son champ de vision en contournant lentement le véhicule. Parfois, une silhouette se dissimulait rapidement au regard, faisant suspecter qu'on les épiait. Enfin, après une longue et angoissante attente, Gola sortit de l'infirmierie, affublé de son atèle, peu discrète, au milieu du visage.

Marco reprit le volant sans un mot et, à peine tous les passagers furent-ils installés, qu'il démarra en trombe, arrachant au sol un nuage de poussière qui s'amoncela sur les baraques jouxtant la piste. Il savait où se rendre, mais leur mésaventure avait nettement entamé leur horaire et il n'était plus question de quitter les lieux pour cette nuit. Ils allaient devoir, bon gré, mal gré, trouver un refuge pour ne repartir que le lendemain.

Cette perspective ne plaisait guère à Jonas qui s'était assis sur son sac. Autant dire qu'il était assis sur une bombe. Une bombe à quelques milliers de dollars. Elle devait convaincre le négociateur du propriétaire de la solvabilité de l'acheteur. Si la présence d'argent à bord du 4x4 était certaine, l'issue d'une tentative de vol l'était tout

autant. Chacun jouait sa vie, et, en connaissance de cause, mesurait les risques qu'il encourrait.

Le fragile équilibre qui permettait à certains de s'aventurer dans l'arène avec des liquidités et à d'autres de se tenir à distance, tenait surtout à l'effet de masse. Un voleur n'avait aucune chance de s'échapper de cette prison sans murs, les autres ayant vite fait de l'en empêcher.

Tandis que le Land Rover escaladait l'une des pentes de l'énorme excavation, les résidents le regardaient passer avec un mélange d'envie, de rancœur et de mépris. Ces étrangers étaient pour eux à la fois leur salut, leur salaire livré à domicile et leur condamnation à rester esclaves de cette vie misérable. Parmi eux, certains parvenaient parfois à s'extraire de ce borbier psychologique en devenant des gardiens en armes au service des propriétaires et destinés à canaliser les humeurs belliqueuses. Précisément, Gola avait été l'un d'entre eux avant de se reconvertir dans un sport non moins risqué, mais plus lucratif, celui d'accompagnateur, ou, en jargon, convoyeur. Indépendant, et rémunéré directement par les revendeurs, il avait gagné en liberté et en autonomie, mais grâce seulement à sa formidable musculature.

Marco stoppa la voiture: ils étaient arrivés devant une habitation à peine plus élaborée que les autres. Garé devant, un véhicule plus luxueux que le leur était jalousement gardé par deux hommes adossés à la carrosserie noire. Jonas eut une pensée pour ces récits sur la mafia où les truands possédaient souvent de telles

voitures. Gilbert fit signe à Marco de l'accompagner, tandis que Jonas et Gola resteraient dans le Land.

Les deux éclaireurs sortirent de l'habitacle, toujours en scrutant les alentours avec prudence, puis s'avancèrent vers la porte du bâtiment. Ils étaient manifestement attendus car la porte s'ouvrit comme par automatisme devant leurs pas. Ils s'engouffrèrent à l'intérieur et la porte se referma sur eux. Le dialogue qui s'en suivit fut direct et concis:

- "il est là" dit simplement Gilbert à l'adresse d'un personnage tapis dans la pénombre.

- "bien !" répondit l'autre en redressant sa chaise. Il bascula ainsi en pleine lumière. Cigare à la main, complétant le parfait profil du riche propriétaire minier, il regardait Gilbert de manière un peu hautaine.

- "qu'il entre !" ajouta t'il.

Gilbert fit signe à Marco d'aller chercher Jonas, et, moins d'une minute après, ce dernier entra, sac de toile en main.

- "soyez mes invités, prenez place", dit leur hôte en se levant et en désignant un endroit où quatre chaises en bois tressé étaient disposées autour une table basse. Avant de les rejoindre, il ouvrit un coffre d'où il sortit une bouteille et quelques verres qu'il tenait habilement d'une seule main. Il referma le coffre, disposa les récipients sur la table, puis s'assit. Son attitude plus accueillante, montrait que la phase de négociation avait démarré avant même que les cartes n'eussent été sorties de leur boîte.

La bouteille contenait un liquide trouble avec quelques morceaux de végétaux en suspension. Par ici, l'eau était souvent impropre à la consommation, mais il n'était pas rare de voir sortir dès la tombée de la nuit, des bouteilles et autres flacons contenant des liquides alcoolisés et d'origine plus ou moins artisanale. A la faveur de l'obscurité, quelques rasades de ces tord-boyaux estompaient temporairement la fatigue mais engendraient souvent des conséquences désastreuses. Poliment, les invités burent l'apéritif dont Joachim Curard, qui venait de leur en verser une bonne dose, affirma être l'auteur

L'atmosphère était tendue, même si la transaction à venir devait normalement se dérouler sans encombre. Ce qui était redouté provenait plus de l'extérieur que des protagonistes réunis autour de la table. A tout moment, une descente de police mal soudoyée ou de la guérilla pouvait transformer cet instant crucial de la négociation en un massacre à l'arme automatique. Curard tuait l'angoisse dans l'alcool et dans son opulence qui, selon ses propres dires, faisait de lui un homme respectable. En réalité, sa richesse lui permettait de soudoyer de quelque fonctionnaire trop zélé. Quant-aux combattants reclus dans la jungle et qui voulaient détrôner le régime en place, il leur fallait garnir leur arsenal pour pouvoir prétendre à leur conquête du pouvoir. Là aussi, l'argent sale faisait de ce trafiquant un interlocuteur de choix.

La soirée s'acheva après avoir parlementé plus de deux heures et aboutit enfin à un compromis. Le sac avait changé de main et deux

grosses caisses métalliques dont le contenu avait été exhibé pour le montrer à l'acheteur, avaient pris place dans le Land Rover.

La rafale de mitrailleuse qui éclata fit croire d'abord à un assaut de la guérilla, car la police, elle, se serait annoncée à grand renforts de sirènes. Au loin, en provenance de la zone d'extraction, on entendait des clameurs indéchiffrables. On entendait ça et là des bribes de phrases criées en espagnol. Gilbert décrypta pour les autres: une découverte exceptionnelle venait d'avoir lieu. Suivant les curieux dans leur course vers l'endroit où se passait l'action, Jonas se précipita dans la descente du talus, suivi de Gilbert et Marco, tandis que Gola restait à monter la garde de la précieuse cargaison.

Arrivés à la hauteur de l'attroupement qui s'était formé à la sortie de la mine, ils apprirent qu'un homme avait, selon lui, localisé un gisement d'exception. Comme il en revendiquait la découverte ainsi qu'une compensation financière, et qu'elle avait été refusée par Curard, il s'était emparé d'une arme subtilisée à l'un de ses hommes de main. Il pointait à présent la Kalachnikov en direction de la foule qui s'était agglutinée.

Un mouvement de panique dispersa les curieux. Seuls quelques-uns étaient restés à tenter de calmer le forcené. Parmi eux, Jonas, apparemment imperturbable. Il s'adressa à l'homme en anglais:

- "je peux voir cette gemme ?" dit-il en désignant calmement la pierre que le mineur avait en main.

Surpris, l'homme fronça les sourcils, exprimant son incompréhension.

Marco, qui était resté lui aussi, assura la traduction. Mais il n'eut pas le temps de finir qu'une nouvelle rafale de mitrailleuse creva le silence angoissant qui régnait. L'homme s'effondra, criblé de balles. Marco, Jonas et quelques autres se précipitèrent vers la victime pour tenter quelque utopique geste de réanimation. Rien n'y fit, mais tandis qu'ils se tenaient aux côtés du corps inanimé, Jonas empocha discrètement la pierre encore serrée entre les doigts du malheureux.

Joachim qui observait la scène en retrait, tourna les talons avec mépris et s'en retourna vers sa demeure. Le motif de cette exécution sans sommation devait lui sembler si dérisoire qu'il négligea de le connaître. Il ne vit pas le geste de Jonas et quand celui-ci, flanqué de Marco et Gilbert rejoignit Gola, ils ne s'attardèrent pas sur les lieux.

Leurs deux coffres rangés au fond du véhicule, débarrassés de l'encombrant colis que constituait le sac de dollars, ils n'avaient qu'une hâte: fuir au plus vite ce lieu maudit où rôdait la mort.

Trois semaines plus tard, Jonas, à l'invitation de son négociant, se rendit chez le tailleur lapidaire pour lui présenter le résultat de son œuvre. A partir des gemmes rapportées depuis la jungle profonde du Venezuela, Samuel Finderman avait clivé, scié et poli de magnifiques pierres. Etalés sur un revêtement noir, les diamants scintillaient de mille feux. Mais ce qui intéressait Jonas Hamperlen était encore enveloppé dans un petit tissu de soie noire que l'artisan lui tendit. Il le déballa avec précaution et admira la

pureté du trophée qu'il avait réussi à ramener. Albert Sentinon, le négociant, lui confia qu'il s'agissait d'un diamant rose de 17 carats et qu'il valait une petite fortune.

Jonas s'en saisit et fit rutiler les facettes de la couronne du bijou dans les rayons de soleil qui traversaient la fenêtre en roulant l'objet dans ses doigts. Puis, répondant à l'appréciation du négociant, sans détourner son regard du diamant, il dit avec force et autorité:

- "il y a moins d'un mois, il n'était pas rose, mais rouge sang ! Une vie coûte bien plus que ça!"

Et, de rage, il projeta de toutes ses forces la pierre contre le mur qui lui faisait face. Le diamant percuta le mur, rebondit, puis termina sa course au sol en tournant sur lui-même, projetant sur les murs des rais de lumière tels qu'on eut dit une animation de discothèque.

Quand Albert et Samuel, médusés, quittèrent le diamant du regard, Jonas avait disparu, emportant avec lui une histoire personnelle, une étincelle d'humanité dans un monde où l'argent ne fait décidément pas le bonheur de tous.